

Ma mère tenait, près de la gare, un hôtel de voyageurs très réputé dans la région pour la bonne chère qu'on y faisait, la propreté des chambres, le service empressé des domestiques et la modicité des prix. La vie, en ce temps-là, n'était pas ce qu'elle est aujourd'hui, et ma mère, en maîtresse femme, mettait son point d'honneur à traiter ses clients à meilleur compte que n'importe où... Cela n'allait pas, certes, sans tapage, mais, pour qui connaissait, comme on le disait, « la Patronne », il lui était impossible de ne pas la soutenir dans les colères qu'elle prenait contre les filles de la campagne qu'elle employait et qui, les premiers temps, ne savaient absolument rien faire de leurs dix doigts.

FRANCIS CARCO

rien qu'une femme







rien qu'une
femme



NOTE DE L'ÉDITEUR
À MFC, le « petit écrivain » homonyme.

© Éditions Albin Michel, 1924

© Les Éditions du Sonneur, 2011 pour la présente édition

ISBN : 978-2-916136-42-4

Dépôt légal : novembre 2011

Conception graphique : Anne Brézès

Relecture typographique : Nathalie Barthès

Les Éditions du Sonneur
5, rue Saint-Romain, 75006 Paris
www.editionsdusonneur.com

FRANCIS CARCO

rien qu'une femme





À Henri Béraud



> | <

C'EST, À COUP SÛR, CE SOIR DE MI-CARÊME, bruyant et pluvieux, que le diable entra chez nous. Je le vis. Il courait après Mariette, une de nos servantes, et s'engouffra, derrière elle, dans la maison : j'en eus une frayeur atroce mais, à ma grande surprise et malgré les cris que jetais Mariette, nulle odeur de brûlé ne me révéla sa présence et rien, durant un certain temps, ne nous arriva d'extraordinaire, si ce n'est que les affaires, sans aller mal, prirent une tournure capricieuse à laquelle personne de nous n'était habitué.

J'avais alors quinze ans. Ma mère tenait, près de la gare, un hôtel de voyageurs très réputé dans la région pour la bonne chère qu'on y faisait, la propreté des chambres, le service empressé des domestiques et la modicité des prix. La vie, en ce temps-là, n'était pas ce qu'elle est aujourd'hui, et ma mère, en maîtresse

RIEN QU'UNE FEMME

femme, mettait son point d'honneur à traiter ses clients à meilleur compte que n'importe où... Cela n'allait pas, certes, sans tapage, mais, pour qui connaissait, comme on le disait, « la Patronne », il lui était impossible de ne pas la soutenir dans les colères qu'elle prenait contre les filles de la campagne qu'elle employait et qui, les premiers temps, ne savaient absolument rien faire de leurs dix doigts.

C'était de grandes disputes et des remontrances et des jérémiades de toute sorte, à chaque servante nouvelle. Puis, ou que ma mère se lassât, ou que la malheureuse qu'elle avait tant tarabustée se fût familiarisée avec les habitudes de la maison, la vie devenait plus agréable et un silence, tout relatif, succédait aux injures et aux larmes.

Les clients ne s'en apercevaient guère car ce n'était pas, bien entendu, devant eux que ma mère gourmandait ses bonnes. Mais ai-je assez eu les oreilles rompues de ces: « Ma fille! » par-ci; « Zélie! » par-là; « ToINETTE! Ursule! Angèle! » qui ébranlaient l'hôtel entier! Tous les noms du calendrier y ont passé, je crois. Et je n'avais garde alors de lever le nez de dessus mes cahiers de classe ni d'attirer sur moi l'attention de personne, parce que je savais, pour l'avoir expérimenté à mes dépens, ce qui se serait produit.

Qu'ai-je besoin de remonter à cette période de ma vie où ma mère me corrigeait ferme, tout en m'aimant

RIEN QU'UNE FEMME

beaucoup à sa manière, et faisait de son mieux pour m'élever correctement? Je n'en conserve qu'un souvenir banal, qui ne me donne aucune curiosité de l'enfant que je dus être, entre ces quatre ou cinq servantes, le chef, notre cocher Redu et les inconnus de toute espèce qu'il trimballait, de la gare à l'hôtel, et remportait, quelquefois pour toujours, le lendemain, dans sa guimbarde. Je n'en parlerai donc pas, ni de l'hôtel qui avait pour enseigne Au Cheval Blanc et se voyait de loin, à cause de sa toiture d'ardoises coiffant trois étages de façade, vers le bout du faubourg.

Et pourtant, que la description m'en plairait à faire par le détail, depuis le porche d'où débouchait Redu cinq fois par jour avec son omnibus, jusqu'aux chambres des bonnes éclairées, tout en haut, par des fenêtres à tabatière! Mais à quoi bon? Et comment m'y prendrais-je pour ne pas m'embrouiller dans une fastidieuse énumération de pièces, à peu près toutes semblables, où l'on couchait, de corridors, d'escaliers, de recoins... Sans oublier la vaste salle du rez-de-chaussée, où se trouvait la table d'hôte et à laquelle on accédait, de la rue, par un assez beau vestibule?

Je revois toutes ces choses, témoins muets de mon enfance et de ma singulière jeunesse. J'en porte en moi le goût natal, comme ces armoires qui conservent à jamais une odeur de linge, si pénétrante qu'elle vous trouble à l'égal d'un parfum...

RIEN QU'UNE FEMME



On comprendra, sans doute, qu'à quinze ans, je n'eusse point encore prêté grande attention aux bonnes que ma mère embauchait, car elles n'étaient, pour la plupart, que d'épaisses campagnardes. Mais, à les entendre appeler sans cesse par leur prénom, cela me donnait d'elles comme l'habitude de leur présence et de leur soumission. Certaines, que je voyais chez nous depuis déjà de longues années, étaient avec moi d'une familiarité que ma mère ne réprimait point. Aussi ne se gênaient-elles pas quelquefois pour me demander de leur rendre de légers services lorsqu'il arrivait, par exemple, que l'hôtel regorgeât de voyageurs qui tempêtaient de tous côtés. Je le faisais très volontiers. J'allais transmettre un ordre à la cuisine ou je déposais à la porte d'une chambre un broc d'eau chaude ou même, encore, il m'arrivait de cirer des chaussures que Clotilde avait négligé de broser.

On disait de ma mère dans le pays: « La Patronne, c'est une bougresse de femme! » et l'on ajoutait presque toujours: « Mais m'sieur Claude, il est bien complaisant! »

On l'eût été à moins...



RIEN QU'UNE FEMME

Or, quand je vis le diable aux troussees de Mariette et entendis cette malheureuse pousser des cris, il me sembla que tout, alentour, s'effondrait, car enfin voir le diable, sous l'aspect repoussant d'un long escogriffe à poils jaunes et à queue, on eût dit, en ficelle, n'est pas donné à tout le monde. Il entra dans le vestibule, comme la nuit tombait, et je ne doutai pas que cette heure équivoque, après un jour interminable de pluie, de masques et de clameurs, ne fût vraiment la sienne...

J'en demeurai sur place, épouvanté, n'osant pas m'avouer ma frayeur et anxieux, pourtant, d'apprendre ce qui adviendrait à Mariette... Elle avait grimpé, quatre à quatre, l'escalier qui conduit aux chambres. Là-haut, je l'entendis courir, gravir encore des marches et jeter des cris si perçants que je tremblais de tous mes membres. Puis je cessai d'entendre quoi que ce fût et, n'imaginant rien de ce qui avait pu se produire, j'attendis que le diable, qui était monté derrière la pauvre fille, voulût bien redescendre. Ce fut peine perdue. Le diable ne descendit pas et ce n'est que plus tard que je pris, enfin, garde au manège d'un individu posté sur le trottoir et qui, sous un chapeau de paille et un très long nez de carton, semblait me surveiller.

On juge de la nuit qui suivit et des idées qui m'emplièrent la tête et m'empêchèrent de fermer l'œil jusqu'au matin. Mariette cependant, après cette aventure, avait repris son service et la veillée s'était passée dans une

RIEN QU'UNE FEMME

monotonie falote dont j'ai gardé le souvenir... J'épiais Mariette; je la suivis dans ses allées et venues, flairant sur elle et autour d'elle quelque chose d'insolite qui me glaçait le cœur.

Abominable soirée! Du dehors, dominant par instants un bruit confus d'averse, nous parvenaient des sonnailles de grelots, de vagues chuchotements, des rires lointains comme étouffés et la fanfare si désolée d'un de ces cors de chasse qui, plus qu'*au fond des bois*, répandent dans les villes, les nuits de micarême, une sonore et maléfique tristesse... Encore si j'avais pu parler à quelqu'un et m'ouvrir à lui de ce que j'avais vu! Mais parler du diable, et dans cette maison où il était entré, n'était-ce pas l'inviter à m'apparaître une seconde fois? J'en avais bien trop peur... Quant à Mariette, la seule qui pouvait me comprendre, j'eusse préféré je ne sais quoi à une conversation avec elle sur ce sujet.

Je m'interdis donc de confier à quiconque ma terrifiante découverte et pris sur moi de ne rien laisser voir de mes émotions. Cela ne me fut pas d'ailleurs très difficile, car la crainte des coups, dans laquelle j'étais élevé, m'avait doté d'assez bonne heure d'un caractère sournois et méfiant qui ne m'aida pas peu dans cette affaire.

Hélas! C'est à cette force de dissimulation que je dois le malheur de ma vie et cette dépravation où je me suis

RIEN QU'UNE FEMME

tant plu, par la suite, en dépit de mes plus louables efforts.

> 2 <

Mariette me faisait horreur. Je ne savais l'approcher sans une secrète appréhension qui me séchait la gorge et me pinçait les nerfs, désagréablement. Rien chez elle, toutefois, ne justifiait la sorte de dégoût qu'elle m'inspirait. Au contraire. De toutes nos servantes, elle était assurément la mieux tournée et la mieux mise. Elle avait même bon air – trouvaient les gens –, une figure avenante, des façons réservées, un agréable sourire et des cheveux blonds très fournis qu'elle arrangeait fort joliment. Ajoutez à cela des yeux vifs, intelligents, légèrement bridés, une gorge appétissante, des bras et des jambes de fille bien plantée, et vous aurez à peu près d'elle une image suffisante.

Je m'en rendais, parbleu, bien compte mais, par une bizarrerie dont je n'oubliais pas l'origine, c'est au moment où je voyais Mariette telle qu'elle était que je me sentais pour elle la plus grande aversion. Sans cette aversion, l'aurais-je même détaillée comme je m'y prenais ? Je l'ignore. Toujours est-il que c'est à ce sentiment, et non tout d'abord à un autre, que j'obéis, tandis que je ne quittais pas des yeux cette robuste et jolie fille dans ses travaux domestiques.